

Amos

La fête de l'art contemporain

Jean Dumont

Volume 41, Number 169, Winter 1997–1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumont, J. (1997). Amos : la fête de l'art contemporain. *Vie des Arts*, 41(169), 44–47.

AMOS

La fête de

Jean Dumont

L'art contemporain

LES FÊTES POPULAIRES VÉRITABLES SUSCITANT SOUVENT DES ESPOIRS UTOPIQUES, LA PREMIÈRE IDÉE QUI VIENT À L'ESPRIT DEVANT L'ÉTONNANT SPECTACLE OFFERT À AMOS LORS DU 3^e SYMPOSIUM EN ARTS VISUELS EST QUE, SI NOUS LE VOULIONS VRAIMENT, NOUS POURRIONS PEUT-ÊTRE CHANGER LE MONDE...



Il est à peine 7h en ce matin de juillet, sur une des artères principales d'Amos. Halée par une centaine de membres et de sympathisants de l'équipe locale de hockey cramponnés à des câbles, une énorme roche de 20 tonnes glisse lentement, comme en hésitant, d'un rouleau de cœur de bouleau à un autre, dans l'achèvement exténué d'une errance qui commença, il y a une dizaine de milliers d'années, en la seule compagnie des grands glaciers du Pléistocène. Plus de quatre cents spectateurs de tous âges et de toutes conditions accompagnent et commentent avec intérêt, sérieux ou plaisir ce passage singulier du temps.

LA ROCHE ET LA FÊTE

Quand le « bloc erratique », après avoir traversé la ville pendant la durée du Symposium, se fut définitivement immobilisé non loin de la Maison de la culture, à l'endroit où il témoignera de ces instants pour les générations à venir, la foule s'est lentement dispersée. Nombreux sont ceux qui alors, à quelque distance de là, en face du centre commercial, se sont arrêtés pour discuter longuement d'un événement pour le moins aussi curieux que celui auquel ils venaient d'assister : la présence non sacralisée, entre deux automobiles en stationnement, d'une œuvre éphémère d'art actuel. Un cube, sculpté dans un asphalte d'un noir profond, par Mikael Lundberg, —



Bloc erratique
photo : Sylvain Tanguay

un artiste suédois qui par ailleurs représente son pays à la Biennale de Venise 1997 —, s'affaisse lentement sur lui-même au long des jours, en fonction des variations de la température, en des formes inattendues soulignées par la lumière changeante du nord... L'importance toute particulière de « Vingt mille lieues/lieux sur l'esker », le 3^{ème} Symposium en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue, tenu du 7 au 20 juillet derniers à Amos, tient dans la proximité empathique de ces deux images, celle de la fête et celle de l'art d'aujourd'hui. Le rêve est

devenu possible, au moins en cet instant, d'un art populaire — la fête en est un aspect — frayant la voie à une sorte de curiosité inattendue face aux expressions nouvelles de l'art de notre temps. Dans la plupart des cas cette curiosité ne suppose pas l'approbation tacite des œuvres, mais elle rend au moins disponible le regard et la réflexion, et c'est déjà beaucoup.

L'événement a réuni, pendant deux semaines, vingt-quatre artistes en arts visuels d'Abitibi-Témiscamingue, du Québec, du Canada et de Scandinavie, pour produire, individuellement ou à plusieurs, sous les yeux du public, dix-sept œuvres éphémères et trois œuvres permanentes en différents lieux de la ville. Dans de nombreuses manifestations de ce type, les thèmes principaux et sous-jacents justifiant l'événement sont suffisamment généraux pour constituer un cadre rassembleur certes mais qui tient souvent plus de l'imaginaire que du réel. Que le socle géomorphologique de la Scandinavie partage certaines particularités avec celui de l'Abitibi est un fait indéniable. Mais en déduire entre les deux entités humaines qui occupent ces régions du monde une

communauté d'attitude qui définirait une quelconque « nordicité » implicite est de l'ordre du rêve volontaire. Par contre, nombre de réflexions latérales à propos de l'influence de la géomorphologie sur les établissements humains de l'anté-histoire, ou à propos du caractère primordial des notions de dérive et de nomadisme, se sont révélées constituer un riche terreau pour certains artistes et certains conférenciers.

LA VILLE-ATELIER

Il est impossible de situer l'importance du Symposium d'Amos, et même sans doute la signification des œuvres qu'il a vu naître, sans aborder le phénomène de la participation populaire. Une participation tellement profondément liée à un événement en arts visuels — dont le commissaire Alain-Martin Richard affirmait par ailleurs, sans ambages et sans compromis la contemporanéité —



The Big Ice
Bart Habermiller et Tim Watkins
photo : Sylvain Tanguay



La Montagne
Johanne Poltras
photo : Sylvain Tanguay

qu'elle pourrait bien peut-être faire signe à la possibilité d'existence d'une nouvelle voie dans l'appréciation de l'activité artistique de notre époque.

Cette participation a pris souvent une forme personnelle très active. Près de trois cents bénévoles assuraient les innombrables tâches, visibles ou cachées, afférentes à une telle entreprise: transport sur demande des invités et des représentants des médias, permanence sur les divers sites pour guider et renseigner les spectateurs, aide matérielle de toute sorte aux artistes. Les services municipaux et la police étaient disponibles sur simple demande. Des centaines de personnes ont découpé dans des cartons à lait



Cadran solaire
Lauri Anttila
photo : Sylvain Tanguay

développées entre les spectateurs et l'œuvre. Faisant écho à l'ancienne mémoire pariétale, le « Bloc erratique » lui-même, aujourd'hui immobile, porte les empreintes indélébiles, sculptées au jet de sable, de 250 mains de jeunes enfants d'Amos dont on avait demandé aux parents de relever les contours.

AU FIL DES SAISONS

Plusieurs œuvres impliquaient le corps du spectateur comme prétexte à des expériences perceptuelles nouvelles. Au cœur de *La place des regards complices*, l'espace aménagé par Jacques Baril, un artiste de Gallichan, en Abitibi-Témiscamingue, nul ne pouvait échapper à l'angoisse causée par l'inclinaison dangereuse des hautes colonnes lourdes de leurs strates de débris glaciaires. La durée et le risque perçus là n'étaient pas à la dimension de

l'homme. Curieuse impression de fragilité du temps également quand, dans *Cadran solaire*, l'œuvre de Lauri Anttila, d'Helsinki,

Finlande, un nuage minuscule et malvenu éteignit soudain, lors du vernissage, l'image reflétée du soleil dont nous suivions nombreux et impatients la course régulière, deux minutes à peine avant qu'elle ne puisse irradier, à l'heure précise du midi astronomique local, la pierre de dérive élue par l'artiste. Il faudrait citer également dans ce domaine, au Centre d'exposition d'Amos, *Mapping*, par Marc Fournel, de Hull, Québec, une installation multi-média conditionnée par des détecteurs activés par le passage des visiteurs. Et aussi de Mikael Thejll, de Svenborg, Danemark, *Random View/ Split Attention*, une structure simple dans laquelle une paroi de plastique d'une curieuse transparence perturbait le regard que le spectateur placé à l'intérieur portait sur ceux qui étaient restés à l'extérieur. Et puis, *Hydrological and Physical Evidence*, par Jean Brillant, Réal Patry et Serge Occhietti, de L'Ange-Gardien et de Montréal, Québec, une installation qui, puisant son efficacité au cœur d'une mémoire collective récente, joua, le soir du vernissage, la catastrophe causée par la rupture d'un barrage.

Il faut bien sûr ajouter à ces œuvres impliquant directement le public les formes d'art médiatiques pour lesquelles cette implication est une évidence. C'était le cas du projet *Datazoo*, de Ruby Truly et Howard

et assemblé pendant des mois, la matière de l'œuvre signalétique de Jean-Jules Soucy, cet artiste de La Baie, familier de ce médium, et dont on a déjà pu voir un *Tapis stressé*, au Musée d'art contemporain de Montréal. Plus d'un million d'images de cristaux de neige couronnaient ainsi les arbres, les haies ou les clôtures à l'approche des sites où s'élaboraient des œuvres...

Les artistes Bart Habermiller et Tim Watkins, respectivement de Calgary et de New York, avaient demandé à la population d'apporter des objets personnels qu'ils ont enfouis dans la représentation d'un esker de glace, *Big Ice*, qui plus tard libéra ces témoignages en fondant, restituant ainsi une sorte de mémoire métissée du lieu habité. Johanne Poitras, de Ville-Marie, en Abitibi-Témiscamingue, a tapissé sa *Montagne* de pierres plates apportées par les visiteurs et sur lesquelles elle leur demandait de graver avec un clou une pensée personnelle. La qualité et l'absence de prétention de la grande majorité de ces témoignages intimes témoignaient du sérieux des relations

Bruits erratiques
Michel Sévigny
photo : Sylvain Tanguay



D.Bearham, de Colombie-Britannique, qui transposaient l'aventure du Bloc erratique pour la télévision communautaire, et de *Ubik Amos — La métacité*, de Christian Vanderborgh et Univers City TV, de France, qui ont transporté les réactions et les opinions des artistes et du public d'Amos aux limites lointaines du cyberspace.

L'éphémérité même des œuvres — quand leur réalisation sous les yeux du public ne



Des pierres qui prient
Virginia Pésémapéo Bordeleau
photo : Sylvain Tanguay

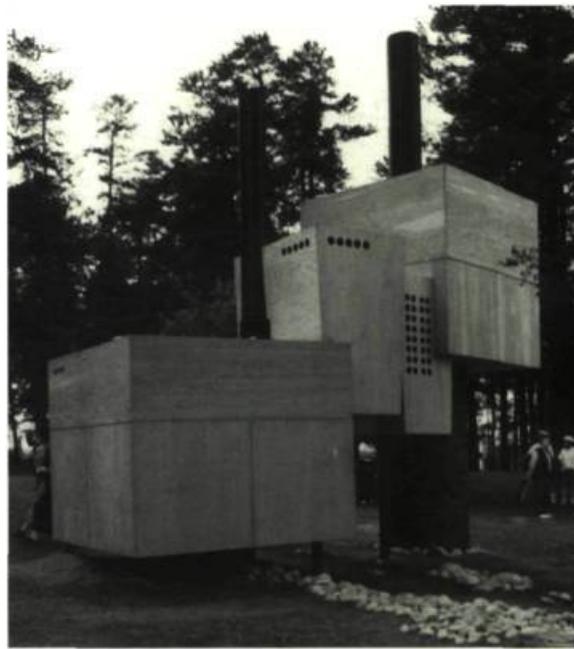
permet pas de douter de leur statut d'œuvres — oblige le spectateur traditionnel à une réflexion inhabituelle sur la nature et l'importance véritables de l'activité artistique. Comment ne pas rêver, pendant l'instant trop court du vernissage, et remettre en cause nos notions de la beauté, devant les antennes circulaires de *Bruits erratiques*, de Michel Sévigny, de Saint-Frédéric de Beauce, qui nous donnaient l'impression d'être à l'écoute des bruissements de la matière du monde, ou devant les *Empreintes*, d'Olafur Eliasson, d'Islande, signes sans âge tracés sur un terrain vacant, et ramenant à la mémoire les questions mémorielles abandonnées sur les Plateaux des Andes par les populations d'antan.

Certes, les lépidoptères attendus ont boudé le *Jardin de papillons*, de Mike MacDonald, de Vancouver, pourtant planté pour les séduire, mais le ciel, lui, était bien au rendez-vous de Nicolas Reeves, de Montréal. Comment ne pas écouter la musique d'une tout autre façon quand, dans sa fascinante installation, *Première corde de la harpe keplerienne*, une œuvre aussi sophistiquée architecturalement que technologiquement, cette musique était le résultat instantané, aussi peu céleste qu'il était aléatoire, du balayage des nuages par un rayon laser? Comment ne pas hésiter entre l'art et la nature devant la spirale de roches de dérive et de débris végétaux de *Rayonnement*, de Luc Boyer, de Rouyn-Noranda? Comment ne pas avoir envie de réactualiser les anciens mythes et rituels autochtones dans le parcours méditatif de l'installation *Des pierres qui prient*, de Virginia Pésémapéo Bordeleau, de Senneterre?...

Il faudra bien sûr laisser passer les saisons pour savoir si, hors de leur intérêt immédiat, les œuvres permanentes du symposium, *Light Traps*, de Juan Geuer, d'Ontario, *Painted Dogs*, d'Inghild Karlsen, de Norvège, et *Graffignure*, de Jean-Yves Vigneau, de Hull, répondent — techniquement et environnementalement malgré le dur climat abitibien — aux espérances mises en elles par les artistes et les premiers regardeurs.

UN PLAISIR A PARTAGER

À l'opposé de la liberté de la fête, certains événements du symposium sont restés par contre un peu trop fidèles à des types de comportements qui contribuent à fermer le micro-milieu des arts visuels sur lui-même. Le « geste » de Martine Savard, de Rouyn-Noranda, par exemple, qui supprima en les vendant ses *Cent girouettes-poissons de toutes les couleurs*, une œuvre pourtant attachante, juste avant le vernissage et sans donner aucune justification officielle de son geste. Le côté un peu trop prévisible de certaines performances faisaient aussi partie de ces habitudes à usage interne que nous a léguées la modernité. Le colloque qui s'est tenu pendant le symposium, malgré tout



Première corde de la harpe keplerienne
Nicolas Reeves
photo : Sylvain Tanguay

l'intérêt de son thème, — *Du solide au fluide* — et de ce qu'y fut exposé, dérogea peu lui aussi à la tradition qui veut que ces rencontres soit plus l'occasion d'une célébration individuelle des savoirs qu'une recherche collective de leurs limites...



Cent girouettes-poissons de toutes les couleurs
Martine Savard
photo : Sylvain Tanguay

Alors s'est-il réellement passé quelque chose d'important et de différent à Amos en ce juillet 1997? Seul l'avenir le dira, mais il semble bien que sous une forme difficilement imaginable au cœur des métropoles, un « possible » de la culture se soit laissé espérer sur l'esker... □